

terrogé par votre synode, Eutychès a formé cette proposition aussi absurde qu'impie : « Je confesse que Notre-Seigneur Jésus-Christ était de deux natures avant l'union ; mais après l'union, je ne reconnais qu'une seule nature. » Je suis étonné que nul n'ait pris la parole pour relever une erreur où l'ignorance le dispute au blasphème. Il ne faut pas qu'Eutychès puisse conclure de ce silence qu'une pareille doctrine soit tolérable.... Nous envoyons pour nous représenter à Éphèse, en qualité de nos légats, l'évêque Jules de Putéoli (Pouzzoles) le prêtre Renatus, et notre cher fils le diacre Hilaire, auquel sera adjoint le notaire Dulcinius, dont la fidélité nous est parfaitement connue... » (13 Juin 449.)

Cette lettre de saint Léon, dont nous ne donnons que quelques passages est un traité complet sur le mystère de l'incarnation, admiré de toute l'antiquité.

Nous avons dit ce que fut le concile d'Éphèse, un vrai brigandage où Eutychès et les siens, surtout Dioscore, successeur de saint Cyrille à Alexandrie, violentèrent les orthodoxes, jusqu'à compromettre l'existence de l'évêque Flavien, qui ne tarda pas à mourir de ses blessures. Finalement Eutychès fut condamné au 4^e concile œcuménique tenu à Chalcédoine. Bientôt l'empereur Marcien rappellera, par un édit, tous les évêques victimes du *Brigandage d'Éphèse*, et puis exilera Eutychès dans une île voisine de Constantinople. Il y vécut méprisé et oublié, impénitent. Nul n'a pris la peine de marquer la date de sa mort, et personne n'a raconté ses derniers moments. Cet orgueilleux fut puni par le silence et le mépris général, pendant que son hérésie continuait à empoisonner l'Orient.

CHAPITRE VII.

QUATRIÈME COMBAT.

MAHOMÉTISME.

Le Mahométisme ressemble trop aux hérésies que nous venons de nommer, et les Musulmans (hommes entièrement dévoués à Dieu) ont trop combattu l'Église ou Royaume de Jésus-Christ, pour que nous ne leur consacrons pas un chapitre. D'abord, nous parlerons du Coran ; puis des Musulmans.

I.

LE CORAN.

M. Kasimirski, interprète de la légation française en Perse, qui a traduit en français le Coran, dit en tête de l'ouvrage : « Le Coran est un assemblage informe et incohérent de préceptes moraux, religieux, civils et politiques, mêlés d'exhortations, de promesses et de menaces relatives à la vie future et de récits empruntés avec plus ou moins de fidélité à l'antiquité biblique, aux traditions arabes, et même à l'histoire des premiers siècles du christianisme. » Ce résumé est

exact, et il suffit d'ouvrir la première page venue pour s'en convaincre.

Il faut savoir que Mahommed (Mahomet) était en rapports habituels avec l'archange Gabriel, et que cet envoyé de Dieu lui apportait les versets qui composent *le Livre*. (le Coran.) On ne peut s'empêcher, en les lisant, de se rappeler quelques passages, souvent travestis, il est vrai, mais réels de nos Livres sacrés ou des enseignements qui se rattachent à la Révélation divine.

« C'est lui, (Dieu) dit le Coran, qui a créé pour vous tout ce qui est sur la terre ; *cette œuvre terminée*, il se porta avec fermeté vers le ciel et en forma avec toute la perfection, sept cieus, lui qui s'entend en toutes choses. » (Ch. 1. 8. 27.)

V. 28. « Lorsque Dieu dit aux Anges : Je vais établir un Vicaire sur la terre, les Anges répondirent : Vas-tu placer sur la terre un être qui y commettra des désordres et répandra le sang, pendant que nous célébrons tes louanges et te glorifions et proclamons sans cesse ta sainteté ? Je sais, répondit le Seigneur, ce que vous ne savez pas. »

V. 29. « Dieu apprit à Adam le nom de tous les êtres ; puis les amenait devant les Anges, il leur dit : Nommez-les-moi, si vous êtes sincères... »

V. 31. « Dieu dit à Adam : Apprends-leur les noms de tous les êtres ; et lorsqu'il l'eut fait, le Seigneur dit : Ne vous ai-je pas dit que je connais les secrets des cieus et de la terre, ce que vous produisez au grand jour, et ce que vous cachez. »

Qu'on applique au Verbe éternel, Jésus-Christ, le nouvel Adam, les paroles qu'on va lire, n'aura-t-on pas une doctrine reçue dans l'Église : « Lorsque nous ordonnâmes aux Anges d'adorer Adam, ils l'adorèrent tous, excepté Éblis (Satan). Celui-ci s'y refusa et s'enfla d'orgueil ; il fut du nombre des ingrats. » (V. 32.)

V. 33. « Nous dimes à Adam : Habite le jardin avec ton épouse, nourrissez-vous abondamment de ses fruits, de quelque côté du jardin qu'ils se trouvent ; seulement n'approchez pas de l'arbre que voici, de peur que vous ne deveniez coupables. »

V. 34. « Satan a fait glisser leur pied, et les a fait bannir du lieu où ils se trouvaient. Nous leur dimes alors : Descendez de ce lieu ; ennemis les uns des autres, la terre vous servira de demeure et d'usufruit temporaires. »

V. 35. « Adam apprit de son Seigneur des paroles de prière : Dieu revint à lui ; il aime à revenir à l'homme qui se repent : il est le miséricordieux. »

Evidemment on retrouve dans ces versets le récit de la Bible sur la création ; sur la chute des Anges et de l'homme ; sur la miséricorde divine ; sur l'établissement du culte religieux, dont la prière est l'âme.

Dans les versets suivants, on lit : « Souvenez-vous du jour où nous avons été délivrés de la famille de Pharaon..... du jour où nous avons fendu la mer pour vous..... du jour où nous formions notre alliance avec Moïse..... du jour où nous dimes aux *Israélites* : Entrez dans cette ville, jouissez des biens qui s'y trouvent.... »

Voici maintenant un verset digne d'Arius : « Ils disent : Dieu a un fils. Par sa gloire, *Non* ; dites plutôt que : Tout ce qui est dans les cieus et sur la terre lui appartient, et tout lui obéit. » (V. 110.)

Ce passage est fort important ; car il faut conclure de là que les chrétiens seraient des idolâtres, si Jésus-Christ n'est point le Fils de Dieu. Or, les musulmans ne croient pas à la divinité du Verbe-Incarné. Aussi nous regardent-ils comme des idolâtres, qu'ils méprisent profondément, au point de vue religieux. Ils se croient, en conséquence de notre idolâtrie, bien supérieurs à nous chrétiens. Allez au fond de toute âme de

bon musulman, vous y trouverez le mépris pour le chrétien, et la haine aussi, s'il est sectaire. Écoutez ce verset : « On vous dit : Soyez juifs ou chrétiens, et vous serez sur le bon chemin. Répondez-leur : Nous sommes plutôt de la religion d'Abraham, vrai croyant, et qui n'était point du nombre des idolâtres. » (V. 129.)

Voici un verset qui paraît bien nier la Sainte Trinité : « Il est des hommes qui placent à côté de Dieu des associés qu'ils aiment à l'égal de Dieu; mais ceux qui croient aiment Dieu par-dessus tout. Oh! les impies reconnaîtront, au moment du châtement, qu'il n'y a d'autre puissance que celle de Dieu, et que Dieu est terrible dans ses châtements. » (V. 160.)

Le passage suivant, n'est-il point tout rempli de l'Évangile : « Croyez-vous entrer dans le paradis sans avoir éprouvé les maux qu'ont subis ceux qui nous ont précédés? » (V. 210.) « Il faut secourir les parents, les proches, les orphelins, les pauvres, les voyageurs. Le bien que vous ferez sera connu de Dieu. » (V. 244.)

Le chapitre deuxième, que nous venons de parcourir, rappelle l'Ancien-Testament; le troisième emprunte au Nouveau-Testament des chapitres entiers. Il les donne sans que l'auteur les ait compris. Car pris à la lettre, ils prouvent la divinité de Jésus-Christ. Qu'on en juge.

« Dieu a choisi de préférence à tous les humains Adam et Noé, la famille d'Abraham et celle d'Imran. Ces familles sont sorties les unes des autres. Dieu sait tout. *Souviens-toi* du jour où l'épouse d'Imran adressa cette prière à Dieu : Seigneur je t'ai consacré ce qui est dans mon sein; il t'appartendra entièrement; agréelle, car tu entends et connais tout. Lorsqu'elle eut enfanté, elle dit : Seigneur, j'ai mis au monde une fille, et je l'ai nommée Mariam (Marie); je la mets sous ta protection, elle et sa postérité, afin que tu les preserves des ruses de Satan le lapidé. Le Seigneur fit le

plus bel accueil à la femme d'Imran; or il lui avait fait produire une belle créature. » Vient ensuite ce qui concerne Zacharie, Jean-Baptiste, (Jahia) « qui confirmera la vérité du Verbe de Dieu; il sera grand, chaste, un prophète du nombre des justes. Les Anges dirent à Marie : Dieu t'a choisie, il t'a rendue exempte de toute souillure, il t'a élue parmi toutes les femmes de l'univers. O Marie! sois pieuse envers ton Seigneur; prosterne-toi et fléchis le genou devant lui avec ceux qui fléchissent le genou. Tels sont les récits inconnus jusqu'ici à toi, o *Mohammed!* que nous te révélons. Tu n'étais pas parmi eux lorsqu'ils jetaient leurs chalumeaux à qui aurait soin de Marie; tu n'étais pas parmi eux quand ils disputaient. Un jour, les Anges dirent à Marie : Dieu t'annonce son Verbe. Il se nommera le Messie, Jésus fils de Marie, illustre dans ce monde et dans l'autre, et un des familiers de Dieu; car il parlera aux humains, enfant au berceau et homme fait, et il sera du nombre des justes. Seigneur, répondit Marie, comment aurais-je un fils? Aucun homme ne m'a touchée. — C'est ainsi, reprit l'Ange, que Dieu crée ce qu'il veut. Il dit : Sois, et il est. » (Ch. III, v. 30 et suivants.)

Que l'on est heureux de retrouver ces échos de la Tradition chrétienne, jusque dans le Coran! Marie est immaculée : « Dieu t'a choisie, il t'a rendue exempte de toute souillure... » Marie est Vierge : « Aucun homme ne m'a touchée. » Jésus, son Fils, est créé dans son sein par Dieu lui-même, qui dit : « Sois, et il est. »

Suivons et voyons comment le Coran mêle au récit de l'Évangile des choses parfois au moins singulières : « Il lui enseignera le Livre et la Sagesse, le Pentateuque et l'Évangile. Jésus sera son envoyé auprès des enfants d'Israël. Il leur dira : Je viens vers vous, accompagné des signes du Seigneur; je formerai de boue la figure d'un oiseau, je soufflerai sur lui, et par la per-

mission de Dieu, l'oiseau sera vivant; je guérirai l'aveugle de naissance et le lépreux; je ressusciterai les morts par la permission de Dieu; je vous dirai ce que vous aurez mangé et ce que vous aurez caché dans vos maisons. Tous ces faits seront autant de signes pour vous, si vous êtes croyants. Je viens pour confirmer le Pentateuque que vous avez reçu avant moi; je vous permettrai l'usage de certaines choses qui vous avaient été interdites. Je viens avec des signes de la part de votre Seigneur. Craignez-le et obéissez-moi. Il est mon Seigneur et le vôtre. Adorez-le : c'est le sentier droit. » (Ch. iii, v. 43 et suiv.)

Qu'on nous permette de rappeler ici un souvenir. A Zanzibar, nous recevions souvent la visite d'un riche musulman, âgé déjà et grand lecteur du Coran, qu'il portait ordinairement sur lui. Un jour, après lui avoir offert selon l'usage, le café et l'eau parfumée, je le vis prendre en main son Coran : je pris à mon tour le Nouveau Testament, et lui dis d'ouvrir son livre au chapitre troisième intitulé : *La Famille d'Imran*. Je lui lus alors le chapitre premier de saint Luc, dont est composé le chapitre troisième du Coran. Mon visiteur me dit : C'est la même chose des deux côtés. — Puisque c'est la même chose, répliquai-je, qui des deux a emprunté à l'autre ces choses ? — Je sais bien, me répondit-il, qu'Ica (Jésus) a vécu longtemps avant Mohammed. — C'est donc le Coran, ajoutai-je, qui a emprunté son récit à l'Évangile. La conclusion était trop évidente pour être niée.

J'interrogeai de nouveau mon vénérable ami, et lui demandai : Crois-tu que le Verbe de Dieu, Ica, puisse tromper le monde ? — Non, certainement, me répondit-il. — Et Dieu peut-il nous tromper ? — Non plus. — Alors comment Ica a-t-il pu venir avec les signes de Dieu, guérir l'aveugle-né, ressusciter les morts, en ajoutant

qu'il était le Fils de Dieu, et affirmer qu'il ne faisait qu'un avec Dieu son Père ? Si cela n'était pas vrai, ajoutai-je, Ica aurait trompé le monde, et Dieu, qui permettrait ces signes, que lui seul peut faire, aurait induit le monde en erreur avec Ica. — Je répétai mon argument, et lui montrai les textes de l'Évangile. Je n'obtins point de réponse.

Je voulus alors me renseigner auprès de lui, et lui dis : Est-ce bien vrai que les Musulmans croient qu'il y aura un jugement général, où tous les hommes seront présents, et que c'est Ica (Jésus) qui sera chargé d'être le Juge suprême ? — Oui, me répondit-il, les Musulmans croient qu'Ica jugera tous les hommes. — Mohammed, lui dis-je alors, est un homme ? — Oui, c'est un homme. — Eh bien ! puisque Mohammed est un homme et qu'Ica jugera tous les hommes, Ica jugera Mohammed... Il prit son Coran et disparut. C'est le conseil que donne le Livre, en disant : « O croyants ! si vous écoutez les infidèles, ils vous feront revenir à vos erreurs. » (Ch. iii, 442.)

Les Musulmans.

Quant aux Musulmans, ce fut un peuple appelé à punir l'Orient de ses divisions religieuses, de ses crimes, de ses débauches et de ses lâchetés ; comme Attila, *le fleau de Dieu*, ravagea l'Occident, à cette même époque ; comme aussi les Vandales allèrent porter le fer et la flamme au sein de cette Afrique efféminée, qui ne savait plus que jouir de tous les plaisirs et de toutes les mollesses, refusant d'écouter la grande voix du saint Évêque d'Hippone, d'Augustin, dont le regard mourant apercevait, par delà les murs de sa ville assiégée, les villes et les campagnes livrées aux flammes et à la cupidité d'une soldatesque enivrée de ses faciles

triumphes. Ce n'est pas ici le lieu de suivre le Croissant à travers ses combats et ses conquêtes. Il a brillé d'un vif éclat : Dieu le permettant ainsi dans sa justice. Le cimetière mahométan a été comme un instrument aux mains du Juge Suprême : il a frappé indistinctement les justes et les pécheurs, et en regard des éclairs, qui en jaillissaient, les pensées et les croyances des chrétiens se révélaient devant Dieu ; il couronnait ses martyrs. L'Islamisme continuait l'ère des empereurs persécuteurs, et l'Église, à son tour, continuait d'offrir au Christ des héros et des héroïnes pour son ciel.

CHAPITRE VIII.

CINQUIÈME COMBAT.

I.

SCHISME D'ORIENT.

Michel, surnommé l'ivrogne, succédait à son père Théophile en 842. Il avait pour confident le patrice Bardas, son oncle, qu'il fit proclamer César. Il était le compagnon de ses débauches.

Bardas avait pour ami l'eunuque Photius, dont Fleury a fait le portrait en quelques traits, que voici : « C'était le plus grand esprit et le plus savant homme de son siècle ; c'était un parfait hypocrite, agissant en scélérat et parlant en saint. » Il était poète, mathématicien, orateur, grammairien, jurisconsulte, théologien, homme d'État. Anobli par l'alliance de sa famille avec la famille impériale, illustré par les deux grandes charges de premier écuyer, de premier secrétaire et par une ambassade célèbre en Syrie, il travaillait sans cesse et partout à se faire des partisans, visant à gravir les marches de l'autel et les degrés du trône patriarcal de Constantinople. L'Église d'Orient était déchue de sa gloire antique : elle semblait attendre une main qui la jetât au fond de l'abîme, et ce fut la main sacrilège de Photius qui commit ce crime. Saint Ignace ayant été

chassé du siège de Constantinople pour avoir reproché à Michel III, l'ivrogne, son infâme conduite envers sa sainte mère l'impératrice Théodora, Photius qui n'était que laïque, se fit élire patriarche et sacrer en 857 par Asberte, évêque de Syracuse, au mépris de toutes les règles canoniques. En quelques jours il franchit tous les degrés de la cléricature, et le jour de Noël, l'auteur du schisme s'intronisa au siège patriarcal de Constantinople. L'Ivrogne et Bardas étaient satisfaits de voir leur ami ainsi métamorphosé, au dehors, sans qu'au fond de son âme il y eût rien de changé. Certes, ils n'avaient pas à craindre de sa part les reproches de saint Ignace.

Une clameur universelle s'était élevée du sein du peuple contre un pareil scandale. Mais qu'avait-il à craindre de la cour impériale ? Cependant Nicolas I^{er} apprit ce qui s'était passé et formula une sentence terrible contre Photius, ainsi conçue : « Photius, du vivant de notre vénérable frère Ignace, patriarche de Constantinople, a osé usurper son siège, et est entré dans le bercail comme un voleur. Il a, contre tout droit et toute justice, fait anathématiser et déposer Ignace dans un conciliabule ; il a violé le droit des gens pour corrompre les Légats du Saint-Siège, et les a obligés non seulement d'enfreindre, mais de combattre nos ordres ; il continue de persécuter l'Église, et ne cesse d'exercer des traitements barbares contre notre frère Ignace. En conséquence, par l'autorité du Dieu tout-puissant, des Apôtres saint Pierre et saint Paul, Photius est et demeure privé de tout honneur sacerdotal. Quant à notre frère Ignace, chassé de son siège par la violence de l'empereur et la prévarication de nos Légats, nous déclarons, au nom de Jésus-Christ, qu'il n'a jamais encouru la déposition, ni l'anathème, et nous le maintenons dans sa dignité et ses fonctions épiscopales. »

Photius répondit en prononçant une sentence de déposition et d'excommunication contre le saint pape Nicolas I^{er} et ses adhérents, dans un conciliabule tenu en pleine église de Sainte-Sophie, où Michel l'ivrogne, tous les Sénateurs de Constantinople, trois Légats d'Orient, des magistrats, des généraux, et plus de mille évêques et simples prêtres signèrent l'acte de déchéance, qui fut adressé au Pape lui-même, à toutes les Églises d'Asie et aux chrétiens nouvelles que saint Nicolas I^{er} venait de fonder chez les Bulgares. En même temps Photius lança une circulaire dans laquelle il disait que « l'Église grecque est la première de toutes les Églises et la seule vraie ; qu'elle devait désormais demeurer détachée de l'Église de Rome... »

L'empereur Basile, meurtrier de Michel l'Ivrogne, chassa Photius du siège de Constantinople et y rétablit le saint évêque Ignace. L'intrus fut condamné par le huitième concile œcuménique, quatrième de Constantinople. Après la mort de saint Ignace, il fut replacé sur le siège patriarcal, grâce à ses fourberies. Excommunié de nouveau par le Pontife romain Jean VIII, il fut enfin chassé définitivement par l'empereur Léon VI le Philosophe, et exilé au monastère de Borlj en Arménie, d'où il ne revint pas. Les Grecs schismatiques ont détruit tous les documents relatifs à sa mort. Son expulsion termina le schisme d'Orient auquel il a donné son nom.

Disons ici en quelques mots que l'an 1043, sous le règne de Constantin Monomaque et le pontificat de Léon IX, Michel Cérulaire, élu patriarche de Constantinople, pour se rendre plus absolu, voulut consommer le schisme. Dans une lettre qu'il envoya en Italie, il établit quelques griefs insignifiants qui, à ses yeux, motivaient la séparation. Léon IX répondit à cette lettre et envoya des Légats à Constantinople. Michel Cérulaire

refusa de les voir. Il fut déposé et envoyé en exil par Isaac Commène. Il y mourut de chagrin en 1059, après seize ans de patriarcat.

En résumé, quelle sanction Mohammed donne-t-il à ses lois ? Le ciel aux bons, l'enfer aux méchants. Son ciel, il est vrai, ressemble beaucoup aux palais enchantés de l'Orient ; mais l'enfer qu'il enseigne, où l'on ne peut ni vivre, ni mourir, est bien celui dont il est parlé dans l'Évangile. « Lorsque la trompette sonnera, dit-il, oh ! alors il n'y aura pas de liens de parenté entre eux, les liens de parenté n'existeront plus... Ceux dont la balance penchera jouiront de la félicité ; ceux pour qui la balance sera légère seront les hommes qui se sont perdus eux-mêmes, condamnés à rester éternellement dans la géhenne. » (Ch. xxxiii, 103.)

L'enfer n'est pas seulement pour les hommes, mais aussi pour les génies ou démons. « Dieu leur dira : Entrez dans le feu pour rejoindre les générations des hommes et des génies qui ont disparu avant vous. Toutes les fois qu'une nouvelle génération y entre, elle maudit sa sœur, jusqu'au moment où elles seront toutes réunies ensemble ; la première dira alors en montrant la première : Seigneur, voilà ceux qui nous ont égarés, infligez-leur un double châtiment du feu ; et Dieu leur dira : Le double sera pour vous tous ; mais vous l'ignorez. » (Ch. vii, 36.)

Nos poètes, nos littérateurs, nos touristes, qui ont admiré la religion musulmane et l'ont dépeinte si bien sous ses couleurs enchantées et ses mœurs faciles, ont-ils aperçu le jugement et l'enfer, que le Coran réserve aux pécheurs ? Se sont-ils demandé si la balance de la vie pour eux sera chargée de mérites ou trop légère ? Nos électriciens, à qui le Mahométisme va si bien, puisqu'il impose les simples obligations des ablutions, de la prière et du Rhamadan, et quelques autres,

où n'est pas cependant l'aveu de ses péchés, la confession, ont-ils vu davantage la sanction de la géhenne éternelle pour les pécheurs ?

En résumé, l'Islamisme ou religion du Coran, pratiquée par les musulmans, *hommes dévoués à Dieu*, était un progrès sur l'idolâtrie qui régnait à la Mecque, en Arabie, et ailleurs encore, à l'époque de Mahomet, adorateur du Dieu d'Abraham ; mais du Dieu d'Abraham entendu et compris par le prophète arabe, à sa manière. Nous disons : Prophète, nous devons dire : faux prophète ; car s'il a promulgué quelques bonnes lois empruntées à la religion naturelle et au Christianisme, il a singulièrement égaré les esprits, d'abord, en les éloignant de la vérité chrétienne ; puis en les endormant dans une fausse quiétude par l'apparence d'une religion positive et d'un culte religieux insuffisant.

À la fin de ce même siècle, commencèrent les Croisades. Les Latins s'étant rendus maîtres de Constantinople, en 1204, y placèrent des évêques, mais les Grecs élurent aussi des patriarches de leur côté. Ceux-ci résidaient à Nicée.

L'empereur Michel Paléologue reprit Constantinople sur les Latins en 1260 et chercha à rétablir l'union avec l'Église romaine. Il envoya des ambassadeurs au deuxième Concile de Lyon, l'an 1274 ; mais au lieu de se soumettre, les Grecs s'obstinèrent dans leurs erreurs et surtout refusèrent d'ajouter à leur symbole le mot *Filioque*, conformément à la décision des Conciles de Nicée et de Constantinople, au sujet de la Procession du Saint-Esprit.

Pendant ce temps, les Turcs s'emparèrent de l'Asie Mineure et ruinèrent peu à peu l'empire des Grecs. Déjà ils menaçaient Constantinople, lorsque l'empereur Jean Paléologue, pour être secouru par les Latins, vint en Italie avec le patriarche Joseph et plusieurs évêques

grecs. Ils assistèrent au Concile général de Florence, sous Eugène IV, l'an 1439 et il y signèrent une même profession de foi avec les Latins; mais cette réunion intéressée ne produisit aucun effet. Les évêques et le clergé, les moines et le peuple se soulevèrent contre les décisions de Florence, et ceux qui avaient signé se rétractèrent. Ils préférèrent le joug des Turcs à l'obéissance aux Pontifes romains. En 1453, Mahomet II prit Constantinople et détruisit l'empire des Grecs.

Les Turcs leur ont laissé la liberté d'exercer leur religion et d'élire un patriarche; mais celui-ci et les autres ne peuvent entrer en fonctions sans avoir obtenu chèrement une commission du grand-seigneur. Les ministres de la Porte déposent et chassent à leur gré un patriarche : c'est pour eux source de revenus. C'est donc dans le clergé grec un état d'esclavage, auquel viennent se joindre l'ignorance et la misère. Leur haine contre l'Église latine n'en est que plus vivace.

Le patriarche et les évêques sont tous religieux de l'ordre de saint Basile ou de saint Jean Chrysostome, conséquemment obligés à un célibat perpétuel; le peuple les respecte. Il n'en est pas de même à l'égard des prêtres, les *papas*, qui sont mariés. L'ignorance de la religion est profonde dans les masses. Quand nos missionnaires leur prêchent la vérité, il leur est plus facile de les latiniser que de les attacher à l'Église grecque, restée unie à Rome, parce qu'ils ne s'entendent pas entre eux. L'esprit de discorde a pris possession de ces contrées, que le Créateur a faites si belles, mais que le schisme attriste si profondément. Quand on visite Constantinople, on ne peut s'expliquer comment ces Grecs si intelligents et si supérieurs aux Turcs, restent soumis à leur domination. Évidemment, il y a là un châtement, et l'on se dit en face de ce navrant specta-

cle: Malheur aux peuples qui n'ont plus l'Esprit-Saint! Ils seront bientôt mûrs pour l'esclavage.

En effet, saint Augustin a écrit ces mémorables paroles : « L'Église catholique seule est le corps du Christ, dont le chef et le Sauveur est le Christ lui-même. » (Eph. v, 23.) Le Saint-Esprit ne donne à personne la vie en dehors de ce corps, parce que, selon les paroles de l'Apôtre, « la charité de Dieu s'est répandue dans nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous a été donné. » (Rom. v, 5.) On ne participe point à la charité divine lorsqu'on est ennemi de l'unité. C'est pourquoi ceux qui sont hors de l'Église n'ont pas le Saint-Esprit: c'est d'eux qu'il est écrit : « Hommes qui se séparent eux-mêmes, hommes grossiers qui n'ont pas l'Esprit. » (Jude, 19.) Celui qui n'est pas sincèrement dans l'Église n'a pas non plus l'Esprit; il est écrit que « le Saint-Esprit fuit le déguisement. » (Sag. 1, 5.) Celui donc qui veut avoir le Saint-Esprit, qu'il prenne garde à ne pas demeurer hors de l'Église, à ne pas y entrer avec une foi simulée : s'il y est entré tel, qu'il prenne garde à ne pas persister dans ce déguisement, pour qu'il s'unisse véritablement à l'arbre de vie. » (Lettre clxxxv, n. 30.) Ces paroles si formelles, si lumineuses, si vraies, devraient être redites à tous les schismatiques et à tous les hérétiques, aux incrédules et aux hypocrites; ils n'ont pas la charité, ni l'Esprit de Dieu, qui en est l'auteur, parce qu'ils ne sont pas dans l'unité.

C'est donc le Saint-Esprit, âme de l'Église, qui opère en elle l'union commune de ses enfants, la *communio des Saints*, par la charité répandue en eux, et qui la restaure par la *remission des péchés*.

Saint Augustin, qui a traité si clairement ces grandes questions doctrinales, dit, en effet : « Il convenait donc aussi que les péchés n'étant effacés qu'au sein de l'Église, ils ne le fussent que par le même Esprit, qui

fait l'union de l'Église. Qu'un homme, en dehors de l'Église, se repente de tous ses péchés, mais non du péché formidable qui le tient éloigné de cette Église de Dieu, à quoi lui sert son repentir, puisqu'il suffit, pour pécher contre le Saint-Esprit, de demeurer étranger à cette Église, qui a reçu le pouvoir de remettre les péchés dans son sein par la grâce du Saint-Esprit ? Bien que la Trinité entière accorde cette rémission, elle est cependant l'œuvre propre du Saint-Esprit. Cet Esprit est en effet « l'Esprit d'adoption des fils, en qui nous crions : Père, Père, » (Rom. viii, 15) afin de pouvoir dire à Dieu : « Pardonnez-nous nos offenses. » — Et nous savons, dit l'Apôtre Jean, que le Christ demeure en nous, par l'Esprit qu'il nous a donné. » (I Jean iii, 24.) — Ce même Esprit rend à notre esprit le témoignage que nous sommes les enfants de Dieu ; » (Rom. viii, 16) car il est l'auteur de la société sainte qui fait de nous le corps unique du Fils de Dieu. C'est pourquoi il est écrit : « S'il est donc quelque consolation dans le Christ, quelque douceur dans la charité, quelque société dans l'Esprit. » (Philip. ii, 1.) (Sermon lxxi, Du péché contre le Saint-Esprit.)

Pour être vraiment chrétien, c'est-à-dire pour appartenir à Jésus-Christ, non seulement par le baptême, mais aussi par la charité, il faut donc avoir l'Esprit-Saint, qui procède du Père et du Fils ; qui est l'Esprit du Fils. « Cet Esprit est l'Esprit du Père, car le Sauveur a dit : « Il procède du Père ; » (Jean xv, 26) et ailleurs : « Ce n'est pas vous qui parlez, c'est l'Esprit de votre Père qui parle en vous. » (Matth. x, 20.) Il est aussi l'Esprit du Fils : « Dieu, dit l'Apôtre, a envoyé dans nos cœurs l'Esprit de son Fils ; il y crie : Père, Père, » (Galat. iv, 6.) c'est-à-dire qu'il nous fait crier, car c'est nous qui criions ; mais par lui, par lui répandant la charité dans nos cœurs, puisque sans la charité tout

cri n'est qu'un vain cri. C'est ce qui fait dire au même Apôtre : « On n'est pas au Christ, quand on n'a pas son Esprit. » (Rom. viii, 9.) Ainsi donc à laquelle des trois adorables Personnes attribuer spécialement l'union de cette grande société, sinon à l'Esprit-Saint qui est commun au Père et au Fils ? » (Let. clxxxv, n. 29.)

Concluons avec saint Augustin que le baptême nous fait chrétiens, pourvu qu'il nous soit donné valablement ; mais on reçoit, en entrant dans l'Église « ce qui ne peut se donner que dans l'Église, l'unité de l'Esprit par le lien de la paix. Telle était avant qu'ils devinssent catholiques, la situation de ces hommes dont l'Apôtre dit : « Qu'ils avaient une forme de religion, mais qu'ils en repoussaient la vertu. » (II Tim. iii, 5.) Une branche peut avoir la forme extérieure du sarment sans appartenir réellement à la vigne ; peut-elle puiser ailleurs que sur le cep la sève intérieure que communique la racine ? Ainsi peut-on voir dans les sacrements visibles qu'emportent avec soi et que célèbrent eux-mêmes qui sont séparés du corps de Jésus-Christ, le signe extérieur de la piété chrétienne ; mais il est aussi impossible à ces hommes d'avoir en eux la vertu intérieure et spirituelle de la religion, qu'à un membre séparé du corps de demeurer sensible. Ceci une fois posé, comme la rémission des péchés ne se donne que par le Saint-Esprit, il en résulte qu'elle ne s'obtient que dans l'Église qui possède le Saint-Esprit. La rémission des péchés fait réellement que le prince du péché, que l'Esprit divisé contre lui-même, ne règne plus en nous ; que délivrés de la tyrannie de l'esprit impur, nous devenons ensuite le temple de l'Esprit-Saint, et que celui qui nous purifie, en nous octroyant le pardon, devient notre hôte pour nous aider à pratiquer, à accroître et à accomplir la justice dans toute sa perfection. » (Ibid. n. 32 et 33.)

Rappelons-nous donc toujours ce grand principe : le Saint-Esprit est l'âme de l'Église appelée le corps mystique de Jésus-Christ ; et quand un peuple, une société, un individu se séparent ou sont séparés de l'Église, l'Esprit-Saint ne les suit pas plus que l'âme, quand on coupe et que l'on retranche d'un corps humain un membre gangrené, ne suit ce membre gâté.

II.

L'ÉGLISE TRIOMPHE EN OCCIDENT.

L'Orient prouvait au monde, d'une manière frappante, que quand une Église particulière abandonne l'Église romaine, Mère et Maitresse, elle perd l'Esprit-Saint, et avec Lui la vérité, qu'il assure à la terre par le magistère infailible de Pierre et des évêques unis à lui, par l'apostolat du clergé fidèle.

Il montrait que quand une nation, dans la personne de ses chefs temporels, persécute les évêques et les prêtres, Jésus-Christ regarde comme fait à lui-même, ce que l'on fait au plus petit des siens, et qu'après avoir usé de miséricorde envers les coupables, Juge souverain, il frappe les obstinés en les livrant à leurs ennemis. Ainsi ont été punis les empereurs romains, les uns après les autres ; ainsi les empereurs de Byzance ; ainsi tous leurs ministres et conseillers.

On a vu, au sein de cet Orient, apparaître des génies, unissant la science à la sainteté ; une pléiade de grands hommes, dont la voix proclamait avec une éloquence incomparable la royauté divine de Notre-Seigneur Jésus-Christ : sur la terre, la souveraineté doc-

trinale de son Vicaire. On leur a fermé la bouche ; l'exil et parfois le martyre ont été leur partage. Alors la justice divine a laissé à la malice de la cour byzantine et à Michel l'Avrogne son libre cours : Photius a passé, en quelques jours, des débauches impériales au siège patriarcal de Constantinople, illustré par tant de vertus, de grandeur et de savoir, précipitant par ses scélératesses la chute de l'Église grecque et de son peuple. Car malheur aux nations qui refusent de voir que l'Église est en elles, comme l'âme dans le corps, et qui travaillent à sa ruine ! Le Sacerdoce est le sel de la terre ; là où il s'affadit, le peuple se déprave : l'Orient vient de nous le prouver à sa manière. Regardez-le, écrasé sous le pied du Turc, étonné lui-même de rester campé dans l'Europe chrétienne.

Hâtons-nous de dire que l'Église était bien consolée en Occident, par la conversion des peuples que Dieu appelait des régions du Nord pour punir le monde romain de ses crimes séculaires. Là aussi les empereurs, les consuls et les proconsuls s'étaient joués des chrétiens : il fallait que justice fût faite. A un signal d'en haut, pareils à des aigles qui ont aperçu leur proie, les barbares s'élançèrent. Ils passaient par chevauchées à travers l'empire romain, conduisant dans leurs charriots, leurs femmes, qui les excitaient au combat : races invincibles, qui savaient mourir, et portaient des mœurs, encore restées chastes, à ces contrées du midi que le vice avait souillées. Aussi les spectacles des vertus chrétiennes les émuèrent bientôt ; la vue du Christ mourant captivait leurs regards et leurs cœurs, et au récit de la Passion, Clovis qui écoutait, s'écriait : *Que n'étais-je là, avec mes Francs !*

Cette noble parole, le Christ la recueillit, et puisque le fondateur de la monarchie française avait exprimé le désir d'être au service du Roi éternel, la France en

devint le soldat; Dieu s'est servi d'elle souvent pour le triomphe de son Église, et ces mots : *Gesta Dei per Francos* : Les Gestes de Dieu par les Francs, sont vrais. Les Papes ont eu pour cette nation baptisée à Reims, pour cette France portée entre les bras et sur le cœur des évêques, des regards d'un amour paternel incomparable, le regard d'un père sur sa fille aînée.

Il faudrait des pages nombreuses pour dire l'époque de Clovis et la chute de l'arianisme; l'époque de Charles Martel et ses victoires sur l'Islamisme; l'époque de Charlemagne, qui dompta les barbares et assura au Saint-Siège une glorieuse et nécessaire indépendance; l'époque des Croisades, qui éloignent de l'Occident l'Islamisme, lequel eût fait de nos fertiles contrées, ce qu'il a fait de l'Orient, où l'on dit que quand le pied d'un turc s'est posé quelque part, la terre y est stérile pour longtemps; qui eût détruit nos institutions monastiques, auxquelles on doit le défrichement de la France d'abord couverte de forêts et de marais; qui eût transformé en sérails nos couvents de Vierges; qui eût donné à notre nation le plaisir des sens, comme idéal de l'humanité, sur cette terre et jusque dans son paradis. Rendons justice et gloire aux Croisés, dont la France peut dire : Ma part y fut grande.

Nous voudrions montrer ici l'Angleterre convertie par les Saints, et les grandeurs de l'Angleterre catholique; rappeler le nom des Apôtres qui ont évangélisé et converti les Allemands au catholicisme, prononcer au moins le nom illustre du plus grand, Boniface; nous voudrions signaler la conversion du duc Micislas et de la Pologne; la démarche du fils de Démétrius, roi des Russes, qui vint à Rome et demanda au pape saint Grégoire à tenir de sa main le royaume paternel et qui obtint cette faveur; la Hongrie offerte pour toujours à saint Pierre par son apôtre et premier roi, saint

Étienne; l'Autriche, avec sa mission providentielle, souvent le rempart de l'Europe contre les musulmans; l'Espagne avec ses Visigoths ariens convertis au catholicisme, ses luttes et ses triomphes sur l'Islamisme, ses grandeurs et sa fortune, moins grande que sa foi indomptable; enfin, nous voudrions dire les gloires de l'Italie, de son peuple prédestiné à entourer de sa piété et de sa foi le Vicaire du Christ, Pierre, à qui la divine Providence a ménagé un royaume, et l'indépendance, à Rome, capitale du monde catholique.

Nous ne pouvons qu'indiquer ces triomphes de l'Église en Occident, et prendre part, par la pensée, aux joies de cette mystique Épouse de Jésus-Christ, heureuse alors d'offrir à son divin Époux ces enfants, ces nations entières, l'Europe, qu'elle enfantait à la vie spirituelle pour le louer, le bénir et reconnaître sa royauté éternelle, son domaine souverain sur tous les peuples de la terre. Ce spectacle est grand, céleste, divin! Et il y a des yeux qui lisent l'histoire de l'Orient et de l'Occident à cette époque, sans y voir le Christ Jésus et son Église! Mais que peuvent-ils donc apercevoir dans ces mouvements de peuples qui s'entrechoquent, qui tombent ou s'élèvent sur la scène du monde? Ne sont-ils pas obligés de confesser, à l'issue de tous les combats, que l'Église demeure, portant en ses mains triomphantes, la Croix, tandis que ses grands et petits ennemis vont se coucher dans un tombeau sans gloire, que nul amour ne garde, tandis que l'Europe, comme un seul homme, s'en va conquérir celui de Jésus-Christ, n'ambitionnant que le bonheur de s'y agenouiller, d'y pleurer d'amour et de bonheur, dût-elle y mourir? Mais passons; le bruit d'un nouveau combat se fait entendre; ce sont les hommes de la *Renaissance du Paganisme*.

CHAPITRE IX.

SIXIÈME COMBAT.

RENAISSANCE DU PAGANISME.

« Nous demandons, ici, que l'on se place dans la réalité des choses, telles qu'elles existaient au dixième, onzième, douzième siècle, et au delà, alors que les Musulmans grandissaient et se répandaient de l'Orient vers l'Occident.

« Les Arabes, dit César Cantu, après avoir reçu la révélation de Mahomet, avaient débuté dans les discussions théologiques par l'éternelle question du libre arbitre et celle de la prédestination (Kadarites et Giabarites), d'où ils passèrent aux attributs de Dieu. Mais même chez eux il y avait des sceptiques, des incrédules : les esprits oscillaient entre l'enthousiasme religieux et la libre pensée, et le rôle qu'avait joué chez nous la scolastique, fut rempli chez eux par le Kalam, système de discussion rationnelle, soit pour examiner, soit pour défendre par la dialectique les dogmes attaqués. Façonnée à de tels exercices, la philosophie arabe élargit le cercle des problèmes posés par les péripatéticiens, et admit le principe de l'éternité de la matière, ainsi que la théorie de l'unité de l'intelligence. C'est qu'en effet la philosophie d'Averroès s'appuie précisément sur le panthéisme ; d'après elle il n'y

a qu'une seule âme, et Dieu, c'est le monde. La génération (selon ce philosophe) n'est qu'un mouvement. Tout mouvement suppose un sujet. Ce sujet unique, cette possibilité universelle, c'est la matière première... Cette unité des intelligences a été réfutée victorieusement par saint Thomas, et au quatorzième siècle par Ægidius de Rome, plus tard par Gérard de Sienna et Raymond Lulle. Ces philosophes ne font autre chose qu'exécuter cet auteur impie qui identifie l'âme de Judas avec celle de saint Pierre, qui nie la création, la révélation, la Trinité, l'efficacité de la prière, celle de l'aumône et des litanies, la résurrection et l'immortalité, et qui fait consister le souverain bien dans les jouissances. Ægidius Colonna de Rome, dans son traité *De erroribus philosophorum* accuse Averroès d'avoir renouvelé toutes les erreurs d'Aristote, bien moins excusable que lui, parce qu'il attaque directement notre foi et blâme toutes les religions, tout aussi bien celle des musulmans que celle des chrétiens, parce qu'ils admettent que la création succéda au néant ; il appelle de pures imaginations les opinions des théologiens et soutient qu'aucune loi n'est vraie, bien qu'elle puisse être utile. » (Discours ix^e, Hérés. scient. et litt^{es}.)

« Les dangers de cette doctrine d'Averroès se firent sentir, et l'Église défendit la lecture de ses ouvrages.

« La renaissance qui suivit ce mouvement, imprimé par l'étude de la philosophie grecque, fut plutôt littéraire ; toutefois, l'erreur jetée dans les esprits y produisit ses fruits de mort, et Pétrarque, un des pères de la renaissance, disait que plus on paraissait alors acharné contre la religion, plus on paraissait aux yeux de ces philosophes un esprit ingénieux et savant ; par contre, passe pour un ignorant quiconque prend sa défense : « Quant à moi, ajoute Pétrarque, plus j'entends dénigrer la foi du Christ, plus j'aime le Christ

et plus je me confirme dans sa doctrine, comme un fils dont la tendresse filiale se serait refroidie, la sent se réchauffer lorsqu'il apprend qu'on attend à l'honneur de sa mère. — Ces philosophes avaient coutume, dit-il ailleurs, d'apporter à la réunion quelque problème aristotélique, ou tel autre sur les âmes ; et moi je gardais le silence, ou je me moquais d'eux, ou je me mettais à discourir de tout autre sujet, ou bien je demandais en souriant comment jamais Aristote avait pu savoir des choses dans lesquelles la raison n'a aucun rôle à jouer, et où l'expérience est impossible. Ils restaient confondus d'étonnement, se dépitèrent en silence, et me regardaient comme un blasphémateur. » (Voir Cantu, Dis. ix.)

De leur côté, les Albigeois ressuscitaient les doctrines manichéennes et gnostiques, par conséquent les erreurs de l'Inde et de la Perse. De sorte que c'était une affreuse débauche des esprits et des corps, qui se déchainait partout.

L'Esprit de Dieu, qui veille sur l'Église, lui suscita des saints et des docteurs, saint Dominique et saint François, en particulier, dont les familles religieuses ont rempli le monde de vertu et de lumière, saint Thomas d'Aquin, qui par sa science universelle et profonde a renversé toutes les erreurs.

Dans un tableau qu'on voit encore à l'église de Sainte-Catherine à Pise, le peintre François Traini a représenté le Docteur angélique recevant de Dieu, des Anges et des saints, des rayons lumineux qui tombent sur lui en forme de pluie, et d'autres moins éclatants venant de Platon et d'Aristote ; il les renvoie tous par voie de réflexion sur les docteurs de l'Église, à l'exception d'un seul frappant Averroès étendu à ses pieds, découvrant son livre du *Grand Commentaire*. Guillaume de Tocco, auteur de la Vie de saint Tho-

mas, dans les hérésies vaincues par ce grand docteur, place au premier rang celle d'Averroès, qui enseignait « qu'il n'y a qu'une seule intelligence dans le monde ; erreur qui renversait les mérites des saints, puisqu'alors il n'y aurait aucune différence entre les hommes. L'erreur enseignée par Averroès fut vaincue ; mais comme toutes ses devancières, elle s'ajoutait aux autres dans l'arsenal de l'erreur, où vont puiser encore aujourd'hui les ennemis de l'Église.

Nul n'ignore que malgré les Albigeois qui avaient essayé de dépraver le peuple depuis longtemps ; malgré les Vaudois, leurs frères dans l'erreur et le vice ; malgré les Averroïstes, qui avaient égaré la raison des philosophes et des savants, le treizième siècle fut comme le magnifique épanouissement de la sève chrétienne coulant avec abondance dans tous les membres de l'Église. La théologie, reine des sciences ; la philosophie chrétienne, les lettres, les sciences, les arts, tout ce qui peut illustrer, éclairer, grandir l'esprit humain, s'élevait à une perfection inconnue jusque-là. Le roi saint Louis orna le trône de France de l'éclat de ses vertus, et Innocent III ajoutait à toutes les prérogatives assurées à Pierre et à ses successeurs par la sagesse du divin Fondateur de l'Église, une bonté qui le poussait à vendre jusqu'à sa vaisselle d'argent afin de nourrir les pauvres et sauver les âmes. L'amour des peuples pour Jésus-Christ ne connaissait point de bornes, et les cathédrales de cette époque, en s'élançant jusqu'aux nues, vastes et sublimes, ne sont que la magnifique expression d'une foi plus admirable encore.